





La tyrannie, ça suffit !







Pascal Halary

# La tyrannie, ça suffit !

*La décroissance au secours de  
la liberté*

Nouvelle édition préfacée

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6852-6

© Pascal Halary

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Préface à la présente édition

Il y a aujourd'hui un an jour pour jour que je commençais l'écriture, achevée deux mois plus tard, à raison de douze heures par jour en moyenne, d'un manuscrit qui deviendra *La Tyrannie ça suffit ! La décroissance au secours de la liberté*. Contrairement à ce que certains ont pu croire, ce livre n'est pas un énième ouvrage sur le Covid, mais une tentative de comprendre cet effarant épisode de presque trois ans, dans lequel les délires les plus échevelés ont broyé notre quotidien. Et surtout de saisir ce que le covidisme, comme je le nomme dans les pages qui suivent, dit de nous, de notre société et de ceux qui s'en sont auto-désignés les maîtres. Trêve de suspens – nous ne sommes pas dans un polar ! – j'en livre dès à présent une conclusion lapidaire à destination de celles et ceux qui ne sont plus en capacité de lire un texte plus long qu'un tweet : cette tyrannie n'a pu être acceptée par une majorité de la population que grâce au bâton de la terreur inlassablement brandi et à la carotte de la promesse de la continuation d'un consumérisme sans limites.

Si l'OMS a fini par proclamer la fin de la « pandémie », d'ailleurs tout aussi arbitrairement qu'elle en avait décrété le déclenchement, ce n'est probablement que partie remise. Ursula von der Leyen et Bill Gates ont d'ores et déjà

prophétisé avec gourmandise un inévitable prochain déferlement viral. Mais même en l'absence – momentanée – d'un microbe vedette, les mauvaises habitudes perdurent et le covidisme, pourtant privé de son carburant initial, est toujours bien vivant. Ayant pris goût à sa tyrannie, le pouvoir en roue libre pousse toujours plus loin sa fuite en avant autoritariste. Brutalité du passage en force de la contre-réforme des retraites – dont même le Conseil de l'Europe, peu soupçonné d'être infiltré par des zadistes souleveurs de Terre, s'est ému – dissolutionnisme paranoïaque aiguë du sinistre ministre de l'Intérieur Darmanin, violences policières sans retenue : chaque jour apporte son lot de fourberies liberticides.

Et puis, comme nouveau cadeau empoisonné : une guerre. Une vraie, cette fois-ci, loin des gesticulations grotesques qui menaçaient d'un doigt belliqueux, torse bombé, un petit microbe somme toute plutôt inoffensif. La guerre d'Ukraine. Dans les premiers temps, la surprise provoquée par le déclenchement du conflit a pu susciter quelques émois, même si les manifestations de soutien au pays agressé ont rassemblé, dans le meilleur des cas, un centième des foules qui, jadis, se proclamèrent « Charlie ». Dans l'insatiable boulimie de l'Occident à s'inventer des ennemis qui lui servent à glisser ses propres turpitudes sous le tapis, le méchant Russe aurait pourtant dû prendre la relève du méchant virus. Mais l'enlisement du conflit et le fait que, contrairement au Covid, nos petites personnes ne se sentent pas directement menacées par un événement considéré comme lointain, n'a pas mobilisé les masses. D'autant plus que l'on aurait du mal à discerner les enjeux précis de cette guerre. « Mère de toutes les batailles pour la

démocratie et la liberté » ânonnent nos élites politiques et leurs caniches médiatiques. Qu'est-ce qu'elle disait, déjà, la vieille maxime avec l'hôpital et la charité ?

Avec le Koweït, la Serbie, l'Afghanistan, l'Irak, et j'en oublie certainement encore d'autres, les États-Unis et leurs supplétifs nous avaient vendu des guerres « *new look* » : propres, chirurgicales, affûtées comme un scalpel. Une cible sur un écran qui dispense une lumière blafarde, un doigt qui presse le *joystick* et, paf !, l'affaire était pliée. Bon, avec de temps en temps quelques dégâts collatéraux, trop négligeables pour que l'on s'y appesantisse comme le million de morts Irakiens engloutis dans l'annihilation de leur pays et les embargos affameurs. Mais, avec l'Ukraine, retour à la guerre sale, très sale même. Dégueulasse, pour tout dire. Des mois de boucherie pour grappiller quelques mètres de terrain. Verdun dans le Dombass. Escalade obscène et sans fin : obus par millions, chars par milliers, drones en *open bar* : des milliards de dollars, d'euros et de roubles partis en fumée pour alimenter cette folie barbare. Et aucune voix pour dire « stop ! » à la terrifiante saignée subie par la jeunesse ukrainienne. Des dizaines de milliers d'hommes dans la fleur de l'âge, raflés, arrachés à leurs mères, leurs compagnes et leur amis pour être expédiés au front et nourrir en chair à canon un conflit qui ne les concerne en rien. Pas vu sur LCI. Avec, au bout du tunnel, peut-être une lueur : celle, aveuglante, d'une explosion de plutonium enrichi. Lue quelque part, cette citation, que je vous laisse méditer : « les États-Unis feront la guerre à la Russie jusqu'au dernier Ukrainien. »

Mais bon, l'apocalypse et tout le toutim, c'est quand même de la « prise de tête » qui, pour être honnêtes, ne nous intéresse pas vraiment. Tant que, grâce à l'approvisionnement en gaz de schiste liquéfié états-unien (vous avez dit « transition énergétique » ?) nous pouvons continuer à regarder nos séries Netflix® au chaud l'hiver, tout va bien. Et puis, franchement, le réel, c'est devenu ringard et désormais, on s'en contrefiche allègrement. Notre nouveau monde, c'est le virtuel, celui qui surgit des écrans qui nous divertissent et nous distillent une vérité « clé en main ». Et qu'importe que la guerre soit la paix, que le « pass » soit la liberté, et que des hommes puissent enfanter : tout ce qui est validé par le nouveau Grand Récit représente – par essence – le Vrai. Un point c'est tout. Circulez, plus rien à voir et encore moins à penser.

Face au délire généralisé, même si nous ne sommes qu'une poignée, nous persistons et signons : sécession est – plus que jamais – notre nom !

Je vous souhaite une bonne lecture.

Rueil Malmaison, le 15 juillet 2023.

## Pour commencer

Quelque part au milieu de ce livre, je raconte que l'idée de son écriture m'est venue à la suite d'une confrontation pour le moins houleuse avec les vigiles et le personnel de l'hôpital de Nevers. C'est strictement exact, mais maintenant que l'ouvrage est achevé, je me dis que, sans en être forcément conscient, je portais ce projet en moi depuis pas mal de temps et que l'incident en question a seulement fourni le déclencheur pour me mettre au travail. Ce que j'appellerai, avec une retenue toute provisoire, la « crise sanitaire », a très probablement été au cœur d'une démarche qui, au fil du temps, m'a semblé relever d'une nécessité absolue. Certaines personnes se réclamant de la décroissance, d'habitude si disertes, mais qui, s'agissant des bouleversements que connaît notre société depuis plus de deux ans, ont brillé par leur mutisme – quand elles ne cautionnèrent pas purement et simplement des mesures qui, jour à après jour, nous broyaient un peu plus – pourraient d'ailleurs paradoxalement être considérées comme co-auteurs involontaires de cet ouvrage. Pour moi, c'est une évidence absolue que la décroissance ne peut pas être soluble dans ce que je nommerai ici le « covidisme ». Et qu'en tant qu'humanisme radical – peut-être même le dernier – la décroissance a le devoir de combattre ce qui se présente comme un antihumanisme total.

Alors que le courant de la décroissance reste relativement marginal dans les faits, de nombreux livres lui ont été et lui sont encore consacrés. Parmi ceux-ci, une première catégorie (rayon philosophie) s'intéresse à la décroissance en tant que courant d'idées, développe les grands thèmes qui la constituent et relate les travaux de ses penseurs majeurs. Souvent passionnants, certains de ces écrits peuvent parfois devenir pénibles quand ils se transforment en pur exercice intellectuel consistant, par exemple, à débattre longuement pour savoir si la *post-croissance* de la *décroissance* sera une *a-croissance* ou bien plutôt l'inverse. Sans doute trop pris par leur joutes rhétoriques, il ne viendrait pas à l'esprit de nos têtes pensantes que c'est bien *ici et maintenant* que nous mijotons jusqu'au menton dans la marmite du consumérisme totalitaire et qu'elles feraient mieux de nous aider à écoper avant que le brouet nous étouffe définitivement. Dans la deuxième catégorie (rayon écologie), on trouve des ouvrages dont les auteurs, qui ont probablement la photographie de Greta Thunberg en fond d'écran de leur iMac® pour garder le fil de l'inspiration, ne nous proposent pas moins que de « sauver la planète ». Passons. La troisième et dernière catégorie (rayon développement personnel) émane de la plume de chasseurs de tendances qui trouvent que la frugalité, *en fait*, c'est vraiment *trop cool*, et qu'en plus de nous faire perdre des kilos pour se sentir *trop bien* sur la plage, elle nous permet de faire le vide dans nos têtes (mais pas forcément dans nos nombrils) et ça, c'est vraiment *trop zen*. Passons encore plus vite.

« Mais alors, si ce n'est rien de tout ça, c'est quoi ce livre ? » me demanderez-vous. Peut-être avant tout le

témoignage de quelqu'un qui, non seulement vit la frugalité au quotidien (pas vraiment très original, l'indispensable mensuel *La Décroissance* présente depuis dix-huit ans dans chacun de ses numéros de savoureux portraits dans sa rubrique « Simplicité volontaire »), mais qui est surtout désireux de disséminer ses idées sur le terrain. « Une sorte d'ouvrage militant, alors ? » Oui, si on veut, mais un militantisme qui ne se contente toutefois pas de prêcher la bonne parole décroissante et qui est toujours prêt à rejoindre toutes les luttes qui s'opposent à la déshumanisation de nos vies. « Un livre de combat, donc ? » Pourquoi pas, mais pas uniquement, parce que je tente également de comprendre comment nous en sommes arrivés là et que j'essaie de démonter quelques ressorts du covidisme pour, au final, pouvoir le contrer du mieux possible. « Mouais, ça ressemble assez à un patchwork, ce truc. » Patchwork, d'accord, ça me va. Mais si je voulais garder le dernier mot, je dirais qu'il s'agit tout simplement d'un livre *politique*.

Dans la première partie de l'ouvrage, qui mélange les faits historiques et les souvenirs personnels, je rembobine le film des cinquante dernières années pour analyser comment, peu à peu, l'espoir d'une société plus humaine s'efface et laisse la place à un système implacable qui n'attend plus qu'une petite étincelle pour pouvoir exprimer pleinement toute sa brutalité. C'est aussi l'occasion pour moi de dire quelques mots sur le chemin qui m'a conduit à rejoindre le mouvement de la décroissance. La deuxième montre, faits et chiffres à l'appui, à quel point rien ne justifiait qu'une épidémie banale débouche sur un déchaînement répressif inouï. Dans la troisième partie, j'analyse, en appelant notamment les plus fins psychologues à la rescousse, un

système qui a littéralement basculé dans la folie. La théorie du ruissellement étant, une fois n'est pas coutume, à l'œuvre, la déraison du pouvoir gagnera de nombreux esprits au sein de la population. Ce que j'ai vu et vécu dans l'asile d'aliénés qu'est devenu le pays, je le relate dans la quatrième partie. Mais, heureusement, de belles et chaleureuses résistances naîtront sur le fumier de cette folie, lesquelles font l'objet de ma cinquième partie. Du terrain, il sera toujours question dans la sixième partie, mais un terrain électoral cette fois-ci, avec le récit de ma candidature aux dernières législatives, certes pas couronnée d'un succès inoubliable, mais une belle aventure tout de même. Dans la septième partie, j'explique en quoi la décroissance m'apparaît être l'antidote le plus judicieux à opposer à la tyrannie covidiste et que, loin d'être une fin en soi, celle-ci est surtout un moyen de résister à tout ce qui nous avilit et nous asservit.

Petites remarques sur le vocabulaire que j'emploie dans ce livre : si, au début, il m'arrive de distinguer la frugalité, dans laquelle je vois plutôt une éthique personnelle, de la décroissance, qui tiendrait davantage du registre du projet social, j'emploie progressivement les deux termes de façon indifférenciée, conscient que les deux approches ne sont pas imperméables et que l'une se nourrit forcément de l'autre. Les puristes me reprocheront sans doute d'employer le terme « décroissant » qui pourra leur sembler un peu trivial et péjoratif, en lieu et place du plus noble « objecteur de croissance ». J'assume totalement mon choix, d'une part par souci de ne pas trop alourdir mon texte, d'autre part parce que le côté assez abrupt du vocable exprime une opposition frontale laquelle, tout compte fait, convient bien à quelqu'un

comme moi qui, n'hésitant pas à plagier honteusement Pierre Bourdieu, est d'avis que « la décroissance est un sport de combat ».

Je ne mettrai pas un point final à ce livre sans avoir une pensée toute particulière pour les soignantes et les soignants qui restent encore injustement suspendus à ce jour. Suspendus pour l'exemple par un pouvoir cynique et inhumain. C'est bien le minimum que je leur dois.

